L'HONORABLE CONFRERIE DES FORCATS
ou LA CHIOURME

Colbert, homme d'Etat Français au service de Louis XIV intervient ainsi auprès des juges, le 11 avril 1662 par une lettre envoyée aux présidents des parlements :

« Le Roi m'a commandé de vous écrire ces lignes de sa part pour vous dire que, Sa Majesté désirant rétablir le corps des galères et en fortifier la chiourme par toutes sortes de moyens, est que vous teniez la main à ce que votre compagnie y condamne le plus grand nombre de coupables qu'il se pourra et que l'on convertisse même la peine de mort en celle des galères. »

La plus importante flotte européenne de galères au XVIIe siècle est celle de l'arsenal des galères. La *Réale* (navire amiral de la flotte des galères) contient à bord 384 rameurs royaux (la chiourme) pour la plupart prisonniers de guerre ou condamnés, et mesure 57 m de long ; à ces hommes s'ajoutent les soldats, la *maistrance* qui pilote le navire et les *argousins* chargés des garde-chiourmes (pertuisaniers) qui matent les prisonniers. Sur cet espace se trouvent donc plus de 600 hommes.

La flotte de l'arsenal de Marseille en 1630, qui a plus de 20 galères, demande une véritable concentration de galériens, 6 000 hommes.
Dans la galère commune, on trouve en général 260 galériens. L'équipage de la galère se décline ainsi: pour 260 galériens, 90 soldats, env. 20 matelots, environ 30 gardes-chiourmes et argousins, 3 maîtres d'équipage, 3 officiers major (dont le capitaine), un aumônier et un chirurgien.

La mise en place de cet arsenal exige non seulement une organisation militaire importante mais aussi un système pénitentiaire de plusieurs milliers d'hommes. C'est cet arsenal des galères qui est à l'origine des bagnes maritimes en France. La fin des galères en 1748 se traduit par le début de la transportation des condamnés aux colonies.

Enfin pour faire face aux besoins de la puissance royale de Louis XIV et à la mortalité très importante des galériens, Jean-Baptiste Colbert, Ministre du Roi Soleil, organise la mise en place d'un véritable réseau de recrutement à partir des prisons dans toutes les provinces de France. C'est l'épreuve de la chaîne qui oblige les prisonniers à aller à pied, enchaînés au travers de toute la France.

Parmi ces hommes on trouve :

- Avec la révocation de l'édit de Nantes et la guerre des Camisards qui suivit, plusieurs centaines de protestants.
- Des prisonniers turcs et maures marins ou soldats des navires barbaresques et prisonniers de guerre européens des guerres menées par Louis XIV.
- Des volontaires, hérités de l'époque où la galère est encore une véritable carrière. Leurs conditions de vie étant à peine meilleure que celles des prisonniers et esclaves, ils disparaissent vers 1670 (remplacés par le rôle de mariniers de rame).

- Des esclaves (aussi appelés, à tort, *Turcs*). Ils sont achetés (à Livourne, dans l'empire Ottoman, à Malte, Majorque ou Cagliari), peuvent être chrétiens (mais orthodoxes, ce qui permet au roi de se dédouaner) mais doivent être robustes. Parmi ces esclaves sont aussi achetés des Noirs de Guinée, décimés par le froid, et des guerriers iroquois dont la présence manque déclencher une guerre avec les peuples amérindiens.

- La marine recrute ses galériens auprès des tribunaux qui condamnent, dans un premier temps, les criminels et, par la suite, les petits délinquants, les faux-sauniers, les contrebandiers, les déserteurs, les mendiants, les vagabonds, les protestants, les révoltés contre les nouveaux impôts.

En outre, le glissement de la puissance maritime de la Méditerranée vers l'Atlantique s'appuie sur le développement de la marine à voile avec le galion puis le navire de ligne. La galère, navire sur lequel la puissance maritime de Venise s'appuie au Moyen Âge, n'a plus d'utilité commerciale et militaire dès le XVIe siècle. De ce fait, seule la France met en place au XVIIe siècle une organisation pénale spécifique basée sur la peine des galères.

1748 marque la fin de ce temps, et les galériens sont transportés aux colonies afin de devenir des forçats ou des bagnards. Les travaux forcés ne sont pas mieux, on y meurt seulement dans des conditions différentes.

Le 3 mars 1748 part du port de Marseille un navire de ligne en direction des Antilles. A son bord, un équipage chevronné composé de 830 hommes, diverses denrées, le Gouverneur des Antilles accompagné de toute sa maisonnée, ainsi que 383 galériens enchainés dans la cale qui travailleront jusqu'à la mort lors de grands travaux aux colonies ou seront tout simplement vendus...en toute discrétion.

Dans une cellule indépendante est enfermée une personnalité dont on doit taire le nom. Il s'agit d'un homme appelé « le chirurgien ». Nul ne connait son identité réelle ou les raisons de son emprisonnement. On sait simplement, à son apparence, qu'il est lépreux. Atteint de lèpre sèche, il n'est pas contagieux, mais les rumeurs vont se propager à grande vitesse parmi l'équipage qui craint la propagation d'une épidémie ou le voit tel un très mauvais présage. Le Gouverneur et son capitaine répriment la rumeur d'une main de fer, imposant discipline et châtiments exemplaires sur le pont, à coups de fouets ou la mise aux fers.

A mi-parcours vers les Antilles, en pleine nuit du 17 mars 1748, éclate une mutinerie silencieuse. De nombreux hommes d'équipage sont assassinés durant leur sommeil par d'autres hommes issus de leurs propres rangs... Moins de 30 minutes plus tard, les galériens sont libérés de leurs chaines et se rangent derrière le Chirurgien. Il est accompagné de la fille du Gouverneur qui, dit-on, a tranché la gorge de son père.

Alors que le conflit armé s'annonce, un étrange brouillard ou une brume épaisse se propage sur les eaux pour étouffer le navire dans ses bras. Toute bataille rangée étant alors impossible. Débute une guérilla à bord de cet immense bâtiment qui stagne au milieu de l'océan, qui durera 23 jours...quartier après quartier, cabine après cabine, chaque mètre carré s'obtient sous le prix du sang versé. Aucune faction ne parvient à prendre le dessus sur l'autre.

Dans cette épaisse brume qui semble surnaturelle, les bruits sont étouffés et la vision réduite à quelques pas. Elle parvient même à se propager dans le navire. Il est impossible de

distinguer la nuit du jour. De chaque côté, des hommes disparaissent sans ne laisser aucune trace. Les corps des morts s'évanouissent comme avalés par la brume. Des cris étranges se font entendre, et quelques-uns prétendent avoir ouïe un langage impossible à identifier ou à déchiffrer. La terreur est la compagne de tous.

A l'aube du 23ème jour, la brume se dissipe à proximité pour laisser place à une mer d'huile. Aucune côte n'est visible, aucun compas ne permet de positionner le navire de façon précise. A bord, aucun bruit, aucun cadavre, seuls quelques survivants issus des hommes du Gouverneur et des mutins.

Se retrouvant sur le pont et réalisant qu'ils ne sont qu'une poignée, une trêve, une solidarité s'impose à chacun d'entre eux. Sont présents le Chirurgien, la fille du gouverneur, des galériens et quelques silhouettes qui apparaissent unes à unes telles sorties d'un cauchemar. Ce petit groupe de survivants comprend qu'ils ne sont pas en nombre suffisant pour manœuvrer le navire qu'ils perçoivent comme un tombeau maudit flottant. Ils réunissent alors quelques denrées, un peu d'équipement et mettent une chaloupe à la mer. Aucun d'entre eux n'osent dire un mot, et ils font voile, encerclés par la brume de toute part, vers le seul couloir qu'elle semble dessiner. A travers elle, ils distinguent une lumière, tel un phare.

Se tournant une dernière fois vers le navire de ligne, ils entendent sa coque craquer et l'observent être lentement englouti dans les profondeurs de l'océan. Tous jureraient avoir vu une silhouette sur le pont, s'enfonçant dans les eaux avec lui...

3 mars 1748, 6h37, Port de Marseille à bord de « L'Astre du Roi »,

Zoran Ljupcho dit « гребенот » ou « Le Récif » était un pêcheur Macédonien vivant au bord du Vardar, un fleuve traversant le pays sur 301 kms.

De confession chrétienne sous le joug de l'Empire Ottoman et de seigneurs musulmans locaux qui profitent des désordres politiques pour accroitre leur pouvoir, Zoran comme bon nombre de paysans et de pêcheurs, fuit les terres agricoles des vallées sous l'oppression.

Alors que la plupart des slaves s'installent dans les villes où ils travaillent comme domestiques, artisans ou marchands, il rejoint les Haïdouks, bande de hors la loi qui pillent les caravanes sur les axes commerciaux. Par intermittence, il intègre aussi les Saracatsanes, sorte de confrérie de voleurs de bétail et de bergers nomades. Zoran impressionne par sa force physique et sa détermination. Il est capable de broyer le crâne d'un homme à mains nues, et d'endurer des sévices là où d'autres y laisseraient leur vie.

En 1736, toute sa troupe est massacrée par des mercenaires, et sous la pression des Grecs phanariotes, influents à Constantinople et gouvernant les principautés valaques, il est vendu sur un marché aux esclaves dans les Balkans. Passant dans le patrimoine de plusieurs propriétaires successifs, aucun d'entre eux ne parvient à le mâter. Il s'enfuit à plusieurs reprises, mais est rattrapé par ses maîtres. Indompté, il est vendu à un armateur Marseillais et devient galérien.

Malgré les coups et la malnutrition, il demeurera en vie, voyant ses compagnons de la Chiourme mourir les uns après les autres, que ce soit d'épuisement, de faim ou sous le fouet. Zoran est convaincu qu'il ne mourra pas comme un chien attaché, il attend l'heure où chaque argousin et pertuisanier ayant porté la main sur lui le payera de sa vie.

Bien qu'il ne parle pas et qu'il soit difficile de se lier à d'autres galériens dans de telles conditions, il repère avec le temps, d'autres esclaves dotés d'une force de caractère suffisante pour survivre. De même, il identifie les larves au service de leurs tortionnaires en échange d'une ration supplémentaire ou d'un traitement de faveur.

Avec la disparition des galères, il est démobilisé à Marseille afin d'être transporté des les îles pour devenir un forçat. Il est alors enchainé sur « L'Astre du Roi ». Voyant toute l'effervescence à bord

engendrée par la cargaison, les soldats, le gouverneur, sa famille et sa suite, Zoran se jure qu'à la moindre occasion il saisira sa chance et que jamais il ne cassera des cailloux dans un bagne en tant de forçat.

Dès les premiers jours de voyage, afin de distraire les hommes, le gouverneur organise sur le pont des combats de bagnards, et repère ainsi ceux qui peuvent avoir une autre utilité que de mourir avec une pelle ou une pioche sur une route en construction. La fille du gouverneur prend visiblement un grand plaisir à observer ces « mâles » s'entretuer sous les yeux des spectateurs. Le goût du sang et l'odeur de la transpiration semblent provoquer en elle une grande excitation.

Alors qu'il gagne combat après combat avec une violence aussi rapide que terrible, elle demande à pouvoir le toucher. Placé sous bonne garde par des soldats armés et en surnombre tandis qu'il est enchaîné, elle s'approche de lui et le caresse, avec des gestes inappropriés pour une femme de sa condition. L'officier n'ose rapporter ces faits au gouverneur, et les soldats s'en rincent les yeux. Aucun d'entre eux ne remarque qu'elle alors glissé une clef à l'endroit où se trouve ses attributs...

Lors de la mutinerie et de l'affrontement, se libérant de ses chaines parmi les premiers et s'entourant de membres de la Chiourme fiables, il se fraye un chemin jusqu'à la jeune fille, qu'il ne quittera plus jusqu'à la dissipation du brouillard. Aucune de ses rencontres sur le chemin le menant jusqu'à elle n'est désormais de ce monde...

L'un de ses frères de Chiourme est un turc qui fut le premier à être libéré par Zoran. Le brouillard se dissipant, il va découvrir s'il a survécu...